

Karl Marx et le mouvement ouvrier français après la Commune

I

Le préjugé consistant à considérer Marx seulement comme théoricien existe largement dans les rangs du prolétariat français et même de notre Parti communiste.

Or, malgré ses tâches théoriques énormes et exténuantes, malgré la santé chancelante de ses quinze dernières années, Marx se refusa toujours énergiquement à abandonner toute activité politique et d'organisation. Il n'hésita même pas à rompre avec certains de ses amis qui, comme Kugelmann, le pressaient de se consacrer uniquement à l'achèvement du *Capital*.

Et il ne pouvait en être autrement, car le marxisme suppose la liaison indissoluble de la théorie et de la pratique.

Le plus grand des théoriciens du prolétariat fut, comme dit Engels dans son oraison funèbre, « *avant tout révolutionnaire* ». A la fin de sa vie comme pendant la période de la révolution 1847-1849 il resta celui qui montra par son exemple que « nous ne voulons pas seulement interpréter le monde, mais nous voulons aussi le changer ».

Marx n'a jamais cessé de s'occuper de façon attentive du mouvement ouvrier et révolutionnaire en France même lorsque après 1871 l'attention de Marx et d'Engels était surtout attirée vers le mouvement allemand.

Après la Commune, Marx s'occupa particulièrement du mouvement français au cours des années 1872-1873 et des années 1880-1882, en collaboration tellement étroite avec Engels qu'il est impossible de dissocier les manifestations de leur activité politique dans ce domaine. C'est pourquoi dans ces notes nous citerons indistinctement des lettres et travaux de Marx et d'Engels sur le mouvement ouvrier et révolutionnaire en France.

La doctrine du socialisme scientifique, du communisme, qui seule était capable de faire progresser le mouvement ouvrier au delà des formes élémentaires de la lutte de classe et de lui donner sa véritable

conscience révolutionnaire a été apportée dans le mouvement ouvrier en France par Marx et Engels au milieu des plus grandes difficultés.

Tout d'abord, Marx et Engels travaillèrent pendant des années avant que puissent se présenter en France les éléments nécessaires — surtout intellectuels révolutionnaires — capables de constituer le canal par lequel pénétra la doctrine marxiste. Leurs premiers essais avant la Commune, avec la création des sections de l'Internationale, donnèrent de maigres résultats rapidement détruits après la Semaine Sanglante. Un deuxième échec succéda à leurs efforts de 1871-73. Et ce n'est qu'en 1880 que les conditions purent être réalisées pour que, par le canal de Guesde, Lafargue et quelques autres, le marxisme puisse pénétrer dans le mouvement ouvrier. Il y pénétra péniblement et fut mal assimilé, surtout à cause des préventions petites-bourgeoises étroites et chauvines des éléments intellectuels petits-bourgeois et ouvriers avancés français contre le « socialisme allemand ».

Dans une lettre à Bernstein, (1) Engels le souligne avec une vigueur et une ironie qui gardent presque toute leur valeur dans le mouvement ouvrier de 1933 :

« Il est très pénible pour la masse des socialistes français que la nation qui a comblé le monde « d'idées françaises », la nation qui a pris le monopole des idées, que Paris, « centre des lumières », doit tout d'un coup recevoir ses idées socialistes toutes faites de l'Allemand Marx. Mais c'est ainsi que les choses sont faites et puis Marx dépasse tellement nous tous par son génie, ses scrupules scientifiques presque exagérés et ses connaissances fabuleuses que si quelqu'un voulait essayer de le critiquer il se brûlerait. Nous vivons à une époque plus progressive. Donc si les socialistes français doivent tant bien que mal se soumettre à l'inévitable, cela ne se fait pas sans quelques murmures. »

II

Après la Commune, le Conseil général de la I^{re} Internationale — c'est-à-dire en fait Marx et Engels — essaya de reconstituer les sections françaises dispersées, désorganisées et d'y faire triompher le point de vue marxiste. Marx a défini dans une lettre à F. Bolte du 23 novembre 1871 le rôle de la I^{re} Internationale de la façon suivante : « l'Internationale fut créée pour remplacer les sectes socialistes ou semi-socialistes par une véritable organisation des ouvriers pour mener la lutte... Et l'histoire de l'Internationale, ce fut une lutte continue du Conseil général contre les sectes qui cherchaient à se maintenir contre le véritable mouvement de la classe ouvrière ».

En France, ces sectes étaient particulièrement nombreuses et encore vivaces : proudhoniens, blanquistes, anarchistes bakouninistes de la Fédération jurassienne, etc. Elles dominèrent pendant toute la période d'affaiblissement momentané du mouvement ouvrier après la Commune et accrurent énormément les difficultés de pénétration du marxisme.

(1) Lettre du 25 octobre 1881.

De plus, les éléments sur lesquels Marx et Engels furent réduits à s'appuyer pour le travail du Conseil général en France: Auguste Serrailier, représentant du Conseil général pour la France, Van Heddeghem (dit Walter), Laroque, Dentraygues, Genevois, etc., étaient d'une faiblesse insigne, et Lafargue, gendre de Marx, persécuté après la Commune, ne pouvait alors travailler en France.

Plusieurs d'entre eux, entre autres Van Heddeghem et Dentraygues ne purent résister à la répression de la bourgeoisie française, devinrent rapidement des délateurs et des agents de la police, que Marx et Engels dénoncèrent.

Ainsi, après quelques essais de réorganisation à Paris, Bordeaux et le Midi de la France, après quelques luttes contre les blanquistes et les jurassiens et après le procès de Toulouse (mars 1873) où 38 membres de l'Internationale, mouchardés par Dentraygues, furent condamnés, les efforts de Marx et Engels se soldèrent en France par un échec.

A ce moment Jules Guesde, bakouniniste, dénonçait les « pro-consuls marxistes » dans le Bulletin de la Fédération Jurassienne et condamnait « le système de l'organisation autoritaire dont Marx et le Conseil général sont les soutiens ».

Engels pouvait écrire à Sorge le 3 mai 1873 :

« En tous cas, l'organisation de France est morte et ne se remettra que peu à peu sur pied parce que les liaisons manquent. »

Et Marx caractérisait la situation un an plus tard de la façon suivante :

« En France s'organisent dans différentes grandes villes des syndicats ouvriers qui correspondent entre eux. Ils se forment sur une base *purement professionnelle* et ne peuvent pas faire autrement. Sans quoi ils seraient sans profit aucun sous le coup de la répression. Ainsi ils maintiennent toujours une sorte d'organisation qui est un point de transition en ce moment en attendant que le mouvement libre soit possible ». (Lettre de Marx à Sorge, le 4 avril 1874.)

Marx voyait profondément juste : ce n'est que 5 ans plus tard que ces organisations d'abord purement professionnelles purent servir — avec leur 3^e Congrès national à Marseille en 1879 — de base de départ pour le premier véritable mouvement ouvrier marxiste en France.

Mais Marx et Engels continuèrent cependant leur travail de préparation du prochain mouvement marxiste, notamment en critiquant de façon aigüe les courants bakouninistes, proudhoniens et blanquistes.

Il faut à cet égard mentionner notamment la critique du programme des communards blanquistes où Engels analyse en détail une des erreurs les plus graves de ce courant révolutionnaire petit-bourgeois qui croit être « le plus révolutionnaire » parce qu'il nie la nécessité des compromis et des étapes intermédiaires (1).

(1) Voir plus loin « Marx-Engels et le blanquisme », l'article d'Engels *Le programme des réfugiés blanquistes de la Commune*.

III

La source du premier parti marxiste en France : le Parti ouvrier français, fut constituée par un groupement d'intellectuels qui se forma dans les 5^e et 6^e arrondissements de Paris, vers 1875-76, au moment d'une campagne électorale contre le colonel Denfert-Rochereau. Des étudiants, parmi lesquels Gabriel Deville, Victor Marouk, se groupèrent bientôt autour de Jules Guesde, formant le noyau du journal *l'Egalité* dont la première série parut du 18 novembre 1877 au 14 juillet 1878.

Ce premier groupement de révolutionnaires n'était pas encore marxiste, mais cherchait sa voie de ce côté. C'est à cette époque que se produit l'évolution de Jules Guesde du communisme anarchiste et du collectivisme égalitaire vers le marxisme. Evolution qui se précise lorsque Guesde et le groupe de « l'Egalité » se rencontrent avec le mouvement ouvrier encore purement professionnel, imbu d'idées réactionnaires et proudhoniennes, et dont Marx soulignait le rôle en 1874. (Voir plus haut.) Guesde avec « l'Egalité » est en France le seul qui donne une appréciation juste du premier Congrès ouvrier de Paris (1876), qui comprend son importance et le rôle que doivent jouer les intellectuels révolutionnaires vis-à-vis de ce mouvement élémentaire et qui se présentait sous une forme étroitement corporative et réactionnaire.

À côté du groupe de « l'Egalité », se forme le groupe du « Prolétaire », composé d'ouvriers, rejetant toute influence extérieure et voulant être un organe purement ouvrier. Ce groupe se vouait par là même à la stérilité.

« Le « piteux » *Prolétaire*, écrit Engels (1), était le journal de tous les amateurs-écrivains les plus connus parmi les ouvriers parisiens. D'après le règlement ne pouvaient y écrire et participer aux réunions que les personnes réellement occupés à un travail manuel. La haine à la Weitling la plus bornée des « savants » y régnait. Le journal était vide de tout contenu mais avait la prétention d'être *la plus pure expression du prolétariat parisien* (en français dans le texte). De là, malgré les apparences d'amitié, etc., etc., provenait une hostilité mortelle, latente et des intrigues contre tous les autres journaux apparentés y compris les 2 « Egalité ».

Enfin, Benoît Malon qui fondait en Suisse le « Socialisme Progressif » en décembre 1878 et Paul Brousse à Berne avec l'Avant Garde représentaient des courants du socialisme petit-bourgeois à la fois réformiste et anarchisant.

Après le Congrès ouvrier de Marseille le 23 octobre 1879 qui, profondément influencé par les guesdistes, marque une date décisive en proclamant la nécessité d'un Parti des Travailleurs Socialistes de France, le groupe guesdiste s'affirme comme le plus capable d'être en France le propagateur du marxisme.

(1) Lettre à Bernstein, 25 octobre 1881.

Dans une lettre à Sorge du 5 novembre 1880, Marx écrit :

« Tu as probablement remarqué que l'Egalité — grâce... en première instance au passage de Guesde de notre côté et au travail de mon gendre Lafargue — est en vérité pour la première fois un journal ouvrier français dans le sens large de ce mot. »

Mais Marx essaye d'amener en même temps sur le plan de sa théorie même les éléments inconséquents réformistes et anarchisants. C'est ainsi que malgré l'opinion défavorable qu'il professait à l'égard de Benoît Malon, il rédige pour lui le « Questionnaire » qui devait être imprimé dans la *Revue Socialiste* et propagé à travers le pays (1).

C'est dans le même but qu'il essaye de trouver des points d'appui et des disciples parmi certains communards proudhoniens et blanquistes.

« Thiesz (communard réfugié à Londres), écrit-il, est venu à Londres après la chute de la Commune, en proudhonien comme tous les socialistes français « qui pensent », il s'est complètement transformé par relations personnelles avec moi et par l'étude consciencieuse du *Capital*. » (Marx à Sorge, 5 novembre 1880.)

Il chercha même des éléments de pénétration parmi les adversaires chez les radicaux d'extrême-gauche.

« Mon gendre (Lafargue), écrit-il dans la même lettre, a quitté son poste de professeur au « King's College » et retourne à Paris... il devient un des rédacteurs les plus influents de la *Justice* de Clemenceau, chef des gauches extrémistes. »

Il indique que Clemenceau paraît se rapprocher du marxisme, mais, se hâte-t-il d'ajouter, « peu importe qu'il tienne à ce qu'il a promis. *En tout cas il a introduit notre élément dans le parti radical* ».

Marx a immédiatement compris qu'avec la période 1879-1880 *le premier mouvement ouvrier véritable existe en France*. Aussi multiplie-t-il ses efforts pour l'influencer. Il le fait avec une persévérance, une souplesse et une modestie extraordinaires. Il redoute de choquer le chauvinisme français si vivace: « Quand on veut agir pour messieurs les Français il faut le faire anonymement pour ne pas choquer le sentiment « national », écrit-il à Sorge le 5 novembre 1880. Engels s'exprimera un peu plus tard dans des termes presque identiques dans une lettre à Bernstein.

Mais l'apport direct le plus important de Marx dans le mouvement ouvrier français en développement est, sans contredit, le programme minimum de 1880 dont il dicte lui-même les considérants à Jules Guesde et l'influence qu'il exerce sur Guesde qui est venu le voir à Londres.

(1) Ce questionnaire a été reproduit dans le n° du 15 janvier 1933 de l'« Internationale communiste ».

C'est seulement à partir de ce moment que Guesde devient un disciple de Marx et qu'il va désormais travailler avec l'appui constant de Marx et d'Engels aux côtés de Lafargue que Marx n'a cessé de former depuis 1865 (1).

Sous leur forme extrêmement concise, les considérants du programme que nous citons ci-dessous forment, de l'opinion de Engels, « un rare chef-d'œuvre donnant en peu de mots extrêmement nets une argumentation convaincante pour les masses et qui frappe même dans cette forme brève ».

« Considérant,

Que l'émancipation de la classe productive est celle de tous les êtres humains sans distinction de sexe ni de race;

Que les producteurs ne sauraient être libres qu'autant qu'ils seront en possession des moyens de production (terre, usines, navires, banques, crédits, etc.);

Qu'il n'y a que deux formes sous lesquelles les moyens de production peuvent leur appartenir:

1. la forme individuelle qui n'a jamais existé à l'état de fait général et qui est éliminée de plus en plus par le progrès industriel.

2. la forme collective, dont les éléments matériels et intellectuels sont constitués par le développement même de la société capitaliste.

Considérant,

Que cette appropriation collective ne peut sortir que de l'action révolutionnaire de la classe productive — ou prolétariat — organisée en parti politique distinct;

Qu'une pareille organisation doit être poursuivie par tous les moyens dont dispose le prolétariat, y compris le suffrage universel transformé ainsi d'instrument de duperie qu'il a été jusqu'ici en instrument d'émancipation;

Les travailleurs socialistes français, en donnant pour but à leurs efforts l'expropriation politique et économique de la classe capitaliste et le retour à la collectivité de tous les moyens de production, ont décidé, comme moyens d'organisation et de lutte, d'entrer dans les élections avec les revendications immédiates suivantes... »

Quant aux revendications du programme proprement dit, elles sont divisées en une partie politique et en une partie économique. Marx et Engels collaborèrent à leur rédaction, mais ne voulant pas heurter de front Guesde ils tolérèrent certains passages erronés tel celui sur le salaire minimum.

« Peu de temps après, Guesde arriva à Londres pour rédiger avec nous (myself (2) Engels et Lafargue) le programme électoral pour les ouvriers en vue des prochaines élections générales.

A part certaines inconséquences que, malgré mes protestations, Guesde considérait nécessaire de marquer dans le programme pour les ouvriers français, comme par exemple le minimum de salaires fixé par la loi, etc. (j'avais dit: si le prolétariat français encore si enfantin pour avoir besoin de tels appâts, alors

(1) J'ai travaillé avec Marx; je n'étais que le secrétaire à qui il dictait... Pendant des années je l'ai accompagné dans ses promenades à Hampstead Heath; c'est au cours de ces marches à travers les prairies que je fis mon éducation économique. (Souvenirs personnels de P. Lafargue.)

(2) Moi-même.

it is not worth while dreaming up any programme whatever (1) ce document, en plus d'une introduction où un peu de mots se trouvait défini le but communiste, était composé de revendications économiques qui, en réalité ont été conquises par le mouvement ouvrier d'une manière spontanée. C'était faire un pas énorme que de tirer les ouvriers français du brouillard de la phraséologie sur le terrain de la réalité, il provoqua donc un grand scandale dans les têtes étourdies des Français qui vivent en « faiseurs de brouillard. » (Marx à Sorge, 5 nov. 1880.)

« N'étant pas responsables, dit Engels dans une lettre à Bernstein (25 octobre 1881), ce rôle appartenant aux Français, nous avons fini par lui céder (à Guesde) bien qu'il ait reconnu toute la stupidité de cette théorie. »

Ce programme, connu sous le nom de « programme minimum », le premier et le meilleur programme marxiste à l'échelle nationale, permet au Parti Ouvrier de rompre avec les phrases égalitaires sur « les facultés, les besoins et les droits naturels des individus », avec les théories révolutionnaristes petites-bourgeoises et anarchisantes, de renforcer sa liaison pratique avec le mouvement ouvrier et son rôle dirigeant dans le mouvement. C'est sur cette base que Guesde et Lafargue écriront en 1883 leur brochure sur le programme du P.O.F., c'est sur cette base que Guesde, dans des milliers de conférences et d'articles, transplantera le marxisme sur le sol français embroussaillé par les mauvaises herbes du proudhonisme, du coopératisme, du blanquisme et de l'anarchisme.

IV.

Marx et Engels ne se contentèrent pas de fournir au mouvement socialiste français une base théorique avec le programme minimum et une aide constante à la formation théorique de ses leaders. Marx montra de la façon la plus concrète avec le « Questionnaire » envoyé à Benoît Malon (qui constitue avec ses cent questions sur la situation de l'ouvrier français la base d'une vaste enquête ouvrière) comment il convient de lier les questions les plus immédiates de la vie ouvrière avec les questions politiques. « Les socialistes, disait Marx en présentant son Questionnaire, doivent avoir une connaissance exacte et positive des conditions dans lesquelles travaille et se meut la classe ouvrière, la classe à qui appartient l'avenir ». Il soulignait ainsi la nécessité pour le Parti du prolétariat de savoir apprécier à sa valeur même la plus petite revendication des masses ouvrières et de savoir utiliser ces revendications afin d'élever la conscience de celles-ci au niveau de la lutte politique pour le renversement de la bourgeoisie et la dictature du prolétariat.

Enfin, Marx et Engels aidèrent aussi directement qu'il était possible le mouvement marxiste en France à se tremper dans la lutte

(1) Ce n'est pas la peine de songer à un programme quelconque.

politique et la polémique avec anarchistes et réformistes et à éliminer les déviations de « gauche » et de droite des rangs du P.O.F. afin de constituer un parti *homogène* sur la base stricte des principes marxistes, se libérant de façon intransigeante de toute pénétration idéologique bourgeoise.

C'est ce que montre l'activité de Marx et Engels dans le mouvement français au cours des années 1881-1883. Marx et Engels ne cessèrent de soutenir et de conseiller les guesdistes dans la lutte qui ne tarda pas à se déclencher à l'intérieur du P.O.F. entre ces derniers et les possibilistes (opportunistes).

Pendant longtemps cette position de Marx et de Engels fut cachée aux yeux des militants. Edouard Bernstein notamment possédait une série de lettres de Engels où ce dernier, tout en critiquant les erreurs secondaires de Guesde et Lafargue, montre avec la plus grande netteté la nécessité de la lutte contre Brousse et Benoît Malon qui représentaient le courant réformiste dans le jeune Parti Ouvrier. Engels accable Brousse et Malon des sarcasmes les plus violents, montre l'impossibilité de travailler avec eux, approuve et justifie la scission entre marxistes et réformistes. Or, lorsque Bernstein, le 15 octobre 1900, fit paraître dans le Mouvement Socialiste sept extraits de ces lettres, il ne publia que les passages critiquant les erreurs secondaires de Guesde et Lafargue et s'abstint systématiquement de publier ceux beaucoup plus importants et qui *touchaient au fond de la question* relatifs à Brousse et Benoît Malon.

Pour empêcher les militants de l'époque de voir la véritable position de Marx et de Engels dans la question de l'unité et de la nature du Parti du prolétariat, pour faire au contraire triompher la conception confusionniste petite-bourgeoise de l'unité entre marxistes et réformistes qui était la sienne, Bernstein n'hésita pas à tronquer méthodiquement les textes et à se rendre coupable d'un faux caractérisé. Il réussit ainsi le tour de force de faire apparaître Marx et Engels dressés contre Guesde et Lafargue, et uniquement contre eux, alors qu'en réalité, c'est seulement parce que Guesde et Lafargue n'étaient pas assez adroits et trop impatients dans la lutte fondamentale et nécessaire qu'il fallait mener contre Brousse et Malon, que Marx et Engels n'hésitaient pas à les critiquer dans leurs lettres intimes afin de mieux les orienter dans la lutte contre le réformisme, pour un parti marxiste homogène.

Ces lettres d'Engels à Bernstein dont on a publié récemment le texte intégral, jointes à celles de Marx à Engels et de Marx à Sorge, permettent de démasquer le faussaire Bernstein et de mettre en lumière la position marxiste dans la question de l'unité du prolétariat et de la nature de son parti.

Dans une lettre à Bernstein, Engels, dès 1881, caractérise nettement Benoît Malon et Brousse (« ce couple d'imbéciles du « Prolé-

taire ») comme des éléments mesquins, bornés et confus en même temps qu'imbus de chauvinisme petit-bourgeois. Il montre la liaison qui se manifeste nettement chez Brousse, par exemple, entre l'anarchisme et le réformisme.

En fin 1881 Engels et Marx ne jugent pas encore utile une lutte ouverte entre les guesdistes qui s'efforcent de lancer à nouveau « l'Égalité », d'une part, et Malon-Brousse, d'autre part, qui ont à leur disposition le « Prolétaire » ; une telle lutte, dit Engels, à ce moment ne serait évidemment pas un malheur mondial, mais peut être une maladie infantile inutile. Marx et Engels conseillent de différer pour le moment cette lutte inévitable à l'intérieur du P.O.F. mais seulement parce qu'ils connaissent bien la faiblesse tactique de Guesde et Lafargue, parce qu'ils redoutent de les voir tomber dans le piège de leurs adversaires et parce qu'ils pensent qu'une polémique menée par eux risquerait de prolonger l'existence d'ennemis qui peuvent s'exterminer mutuellement (Brousse contre Malon).

C'est ce que montre entre autres la lettre d'Engels à Marx du 15 janvier 1882, lorsque la lutte éclata néanmoins :

« Nos amis de Paris (Lafargue et Guesde) viennent de récolter ce qu'ils ont semé. Ce que nous leur avons prédit s'est virtuellement réalisé. Avec leur impatience, ils ont gâché une position magnifique et qui ne pouvait être mise à profit qu'à des conditions de savoir être discret et de savoir attendre. Dans le piège qui leur a été tendu par Malon et Brousse — tout à fait à la manière des bakounistes — ceux-là au lieu d'appeler les choses par leur nom ne procèdent publiquement que par allusions, répétant seulement en secret les calomnies — dans ce piège ils sont tombés comme des écoliers, Lafargue en tête, et ils répondent en attaquant ouvertement et en citant des noms de façon à être considérés maintenant comme des perturbateurs de la paix. Avec cela leur polémique est enfantine... »

Mais, Marx et Engels, tout en déplorant les erreurs, les « enfantillages » et les « bêtises » de Guesde et de Lafargue, tout en critiquant de façon quasi paternelle leur maladroitness et leurs insuffisances, sont résolument de leur côté.

Marx répond à Engels le 15 janvier 1882 :

« Nos gens, malgré tous nos avertissements, sont tombés dans le panneau — bien fait pour Lafargue et Guesde! — mais comme ils possèdent encore entre leurs mains deux journaux ils peuvent, malgré tout, avec une certaine habileté, rester maîtres du champ de bataille. »

« Et maintenant — dit Engels à Marx — caractérisant d'un mot le caractère de Guesde — arrivent de Paris lettres de lamentations sur lettres de lamentations qui racontent que nos amis seraient battus sans espoir dans la prochaine réunion du Conseil National et Guesde désespère autant qu'il était il y a quatre semaines d'une sûreté absolue et ne voit pas d'autre salut que la scission de la minorité. Maintenant, quand ils remarquent étonnés qu'ils doivent payer les pots cassés, alors ils arrivent à cette conclusion louable de laisser de côté toutes les questions de personnalité! »

Sur le front de la lutte contre les anarchistes, Marx critique aussi

les insuffisances et maladresses de Lafargue. Dans sa lettre du 11 novembre 1882 à Engels il dit :

« Ce que Lafargue cite de ses œuvres même c'est en réalité une réminiscence de Bakounine... Qu'il relise son pamphlet sur l'Alliance auquel tu as collaboré et il lui apparaîtra clairement d'où il a tiré ses dernières munitions. Longuet (Charles), dernier proudhoniste. Lafargue, dernier bakouniste! Que le diable les emporte! »

Mais ces admonestations familières ne font que mieux mettre en valeur l'approbation par Marx et Engels de la ligne fondamentale de la lutte que mènent Guesde et Lafargue contre Malon et Brousse (les possibilistes).

Dans une lettre à Engels du 22 novembre 1882, Marx marque nettement son désaccord avec Bernstein qui réclamait indulgence pour Brousse et Malon :

« Les vues de Bernstein sur la grandeur extensive de l'organisation Malon-Brousse, je ne les partage pas: l'analyse qu'a donné en son temps Guesde sur la « délégation abondante » au Congrès de Saint-Etienne (1) n'a pas été contredite. La première organisation qui marque la date d'un véritable parti ouvrier en France prend son début au Congrès de Marseille, et alors Malon restait en Suisse, Brousse n'était pas là et le « Prolétaire » avec les syndicats se tenaient sur la défensive. »

Enfin, Engels dans une réponse à Bernstein après le Congrès de St-Etienne qui se tint le 25 septembre 1882 et où se consacra définitivement la scission entre les marxistes (guesdistes) et les possibilistes (Brousse, etc.) résume de façon magistrale la conception marxiste de l'unité et de l'homogénéité du parti du prolétariat :

« En dépit des conseils bien intentionnés des Belges, l'inévitable est arrivé : les éléments incompatibles se sont séparés. Et cela est bon... Il semble que CHAQUE (souligné par Engels) parti ouvrier d'un grand pays ne puisse se développer que par une lutte intérieure comme cela est généralement de règle dans les lois dialectique de l'évolution. » (2).

Les chefs socialistes d'aujourd'hui qui ne cessent d'employer démagogiquement les formules d'unité et qui poussent des soupirs de jésuites sur « l'unité brisée » et la « scission néfaste » cachent soigneusement cette citation de Engels qui montre la nécessité d'épurer chaque parti du prolétariat des éléments qui se refusent à mener contre la bourgeoisie la lutte de classe intransigeante et qui sont au contraire dans les rangs du Parti ouvrier les représentants de la classe ennemie.

(1) Congrès de scission entre guesdistes et réformistes (possibilistes) où ces derniers avaient truqué leur délégation pour avoir la majorité ainsi que cela fut dénoncé par Guesde.

(2) Dans sa lettre du 28 octobre 1882 à Bebel, lettre inédite en France et que nous publions plus loin, Engels renforce encore ce point de vue qui est aussi, dit-il, celui de Marx.

KARL MARX



PARIS
LIBRAIRIE DU PROGRÈS
11, RUE BERTHOLIN

Fac-similé de la page de garde de la première édition du « Capital »

Cette conception marxiste de l'unité du parti du prolétariat est exactement celle de Lénine et qu'il formula notamment en 1915 au moment où après le krach de la II^e Internationale se posait pour le monde entier le problème de la reconstitution de nouveaux partis ouvriers.

« L'unité du prolétariat est son arme la plus grande dans la lutte pour la révolution socialiste. De cette vérité indiscutable, il suit tout aussi indiscutablement que, lorsque des éléments petits-bourgeois capables d'entraver la lutte pour la révolution socialiste adhèrent en grand nombre au parti prolétarien, l'unité avec ces éléments est nuisible, mortelle pour la cause du prolétariat. »

Et plus loin :

« L'unité de la lutte prolétarienne pour la révolution socialiste exige maintenant après 1914 la séparation absolue des Partis ouvriers et des partis opportunistes. » (1).

Mais Marx et Engels — de même que Lénine — ne se contentent pas de montrer la nécessité de l'unité de principes dans les rangs du parti ouvrier et le danger mortel d'une atténuation et d'une confusion de ces principes dans ses rangs; ils montrent en même temps la nécessité d'accords temporaires sur une base déterminée pour un but précis du parti du prolétariat avec les autres partis à composition ouvrière et petite-bourgeoise.

Dans sa lettre du 8 avril 1890 à Sorge, Engels s'exprime ainsi sur cette question :

« Nos gens, grâce à la scission des possibilistes en France, tiennent ainsi Paris entre leurs mains. Pour commencer, les allemanistes (majorité à Paris d'après Lafargue, mais je n'en suis pas certain) ont désigné des délégués dans les commissions pour la démonstration de mai et enfin les broussistes ont fait de même. Par conséquent ils exécutèrent une décision marxiste. Et comme les allemanistes veulent chasser les broussistes, alors nos gens sont arrivés à devenir les défenseurs de l'égalité de droit pour les broussistes!! *Le mieux c'est que nos Français appliquent bien envers les possibilistes la même tactique que Marx a recommandée aux eisenachiens vis-à-vis des lassaliens.* »

Et qu'est-ce donc que cette tactique? Marx nous donne la réponse claire dans sa critique du Programme de Gotha.

Après s'être élevé vigoureusement contre le congrès de fusion opérée dans la confusion des principes et aboutissant à un programme « absolument condamnable et qui démoralise le Parti », et après qu'Engels eut déclaré que ni Marx ni lui-même n'adhéreraient jamais à un tel nouveau parti, Marx déclare qu'au lieu de commettre cette faute: « on devait se borner à conclure un accord pour l'action contre l'ennemi commun... Les chefs des lassaliens venaient à nous, poussés par les circonstances. Si on leur avait dès l'abord déclaré qu'on ne s'engagerait dans aucun marchandage de principes, il leur eut bien

(1) LÉNINE: *Contre le Courant*, tome I, pages 47 et 49.

fallu se contenter d'un programme d'action ou d'un plan d'organisation en vue d'une lutte commune »... (Critique du Programme de Gotha, lettre d'envoi à W. Brake, p. 19, librairie de l'Humanité, 1922.)

De même raisonne Lénine lorsque dans l'article déjà cité sur l'unité du prolétariat il note :

« Le prolétariat voisinerà toujours — tant que durera le capitalisme — avec la petite bourgeoisie. Il serait sot de sa part de renoncer à conclure des alliances temporaires avec elle; mais l'unité avec elle, l'unité avec les opportunistes ne peut être *maintenant* défendue que par les ennemis du prolétariat ou par des hommes qui restent abrutis dans la routine de leur fin d'époque. »

Ainsi Marx et Engels conseillent au Parti ouvrier marxiste français, en face des possibilistes, la tactique *quant au fond* identique à celle que l'Internationale communiste a popularisée sous le nom de tactique du front unique.

C'est la conception marxiste de l'unité du prolétariat.

V

Depuis la fondation du P.O.F. sur la base du « Programme Minimum » Marx et Engels reconnurent toujours Guesde et Lafargue comme leurs disciples dans le mouvement ouvrier français. C'est toujours de ce point de vue qu'ils les morigénèrent souvent, chaque fois qu'ils les voyaient commettre des erreurs théoriques et des fautes tactiques. Ils défendirent toujours Guesde contre ses adversaires qui lui reprochaient son intransigeance et son ambition, etc. Ils reconnaissaient en lui « celui qui de tous les Parisiens a la tête la plus claire ». Il est un des rares que les critiques allemandes du socialisme moderne n'indigne pas. *Hinc illae lacrimae* (1). C'est pourquoi ces messieurs du « Prolétaire » font courir le bruit qu'il n'est qu'un sous-fifre de Marx... Les brochures et les articles de Guesde sont ce qu'il y a de mieux en langue française; en outre, il est un des meilleurs orateurs de Paris et nous l'avons toujours trouvé sincère et véridique. » (Engels à Bernstein, 25 octobre 1881.)

Et Marx reconnaissait souvent le bon travail de son gendre Lafargue.

Mais ils soulignèrent fortement ce qui était resté de non-marxiste dans leur formation. Marx s'emporta maintes fois contre les survivances bakouninistes de Lafargue, protesta contre ses outrances et alla même jusqu'à lancer cette boutade à propos de la propagande marxiste quelquefois déformée de Lafargue: « Tout ce que je peux dire, c'est que moi je ne suis pas marxiste! » (Cité par Engels dans une lettre à Bernstein.)

Chez Guesde, Marx et Engels reprochaient son « purisme excessif », son impatience.

(1) De là ces larmes!

« D'abord, ce préjugé français qu'il faut toujours jurer par le mot révolution. Et ensuite, son impatience sans borne. Il a les nerfs détraqués, il pense qu'il ne vivra pas longtemps et veut à tout prix pouvoir vivre encore quelque chose de grand. De là et de son excitation malade provient sa volonté exagérée et parfois nuisible d'agir coûte que coûte. Ajoutez l'incapacité des Français et surtout des Parisiens de comprendre les différences d'avis autrement que *personnellement* et vous comprendrez comment ces messieurs, dès le premier succès insignifiant, croient avoir atteint le but, se mettent à partager la peau de l'ours avant d'avoir tué l'ours et s'engagent dans des querelles. » (Engels à Bernstein, cité.)

Ils firent souvent des réserves sur sa « tactique infantine » :

« Guesde s'est mis dans la tête que la « *république athénienne* » de Gambetta est beaucoup moins dangereuse pour les socialistes que la « *république spartiate* » de Clemenceau et veut donc empêcher l'avènement de celle-ci comme si nous ou quelque autre parti du monde pouvait empêcher un pays de passer par les étapes de son développement historiquement nécessaire... Mais sans cette compréhension des rapports historiques nécessaires et en même temps du développement probable des choses, il est impossible de diriger avec succès une politique de parti. » (Engels à Bernstein, 22 septembre 1882.)

Ainsi, Engels soulignait de façon vigoureuse le principal défaut de Guesde et du guesdisme à savoir son incompréhension de la méthode dialectique, ce qui devait être la cause principale de la stérilité du « marxisme » de Guesde et la raison de sa faillite.

Après la mort de Marx, Engels continua à suivre le mouvement français, à conseiller et à critiquer Guesde et Lafargue dans l'esprit du marxisme. Quelque temps avant sa mort il mit vigoureusement en garde le P.O.F. contre le danger réformiste, contre les entorses opportunistes du programme marxiste, et dans son article sur la critique du Programme Agraire du P.O.F. (publié dans le Mouvement Socialiste, 1900, page 391) il semble voir prophétiquement la glissade dans l'opportunisme où s'engageait le guesdisme. « Il est facile et agréable, dit-il, de glisser sur ce plan incliné ». Il critique en particulier le passage où le Programme de Nantes déclare : « Le devoir impérieux du Parti ouvrier est de maintenir en possession de leur lopin de terre les propriétaires qui cultivent eux-mêmes ».

« Votre tentative de protéger le petit paysan dans sa propriété ne protège pas sa liberté, mais simplement la forme spéciale de sa servitude; elle prolonge une situation dans laquelle il ne peut ni vivre ni mourir! »

Engels proteste contre l'affirmation suivant laquelle le rôle du socialisme n'est pas de séparer la propriété et le travail, mais de réunir dans les mêmes mains ces deux facteurs de toute production. Et il répond :

« Le rôle du socialisme n'est pas là en général; bien au contraire, il consiste à remettre les moyens de production aux producteurs à *titre collectif*. » (Souligné par Engels.)

Enfin, il s'insurge contre la prétention « de vouloir soutenir et protéger les fermiers et métayers exploitant de la main-d'œuvre salariée (en permanence) sous le prétexte qu'ils sont en quelque sorte contraints à cette exploitation dont ils sont eux-mêmes victimes! » Je nie simplement, dit-il, que toutes ces couches doivent être admises dans les rangs d'un parti socialiste sous le prétexte de mener la lutte contre l'ennemi commun: la féodalité terrienne. Mais il explique la nécessité d'un front unique du prolétariat et de ces couches contre les propriétaires fonciers pour « combattre un certain temps à leurs côtés ayant un certain but en vue ».

*

**

Ces notes fragmentaires rédigées trop hâtivement à l'occasion du 50^e anniversaire de la mort de Marx montrent la nécessité de rassembler systématiquement et de publier rapidement tous les écrits de Marx et d'Engels sur le mouvement ouvrier en France après la Commune.

Les communistes trouveront dans ces articles et dans ces lettres une mine inépuisable d'enseignements. Et surtout qu'on ne croie pas qu'il s'agisse là d'un travail qui n'intéresserait que les amateurs de théorie et d'histoire. Il ne s'agit pas seulement de montrer — et les textes le montrent avec évidence — que seul le Parti communiste français d'aujourd'hui continue la tradition marxiste alors que le Parti « socialiste » S.F.I.O. soi-disant marxiste n'est tout au plus que le continuateur (et de façon énormément aggravée) des pires courants hostiles au véritable socialisme scientifique et que Marx et Engels ont combattu sans trêve et avec acharnement.

Il s'agit avant tout de s'armer par cette étude pour la lutte politique pratique actuelle.

La preuve en est que parmi les sujets rassemblés dans ces notes ressortent particulièrement trois questions: la question des revendications immédiates du prolétariat avec le « Questionnaire » de Marx en 1880; la question de l'unité du prolétariat et du front unique avec l'attitude de Marx et Engels dans la lutte contre les possibilistes; la question agraire avec la critique par Engels du Programme de Nantes.

Ces trois questions intéressent directement à l'heure actuelle des millions de travailleurs en France et le dernier Comité central du Parti les a placées au centre de ses préoccupations.

Elle (la dialectique) conçoit toute forme en cours de mouvement et par conséquent, d'après son côté périssable; elle ne se laisse imposer par rien et est, de par son essence, critique et révolutionnaire.

(MARX. Préface au Capital.)